



La haie une économie buissonnière (résurgence de la culture de l'arbre en milieu rural)

Rapport préliminaire (21 Avril 2007)

Tristan Arbousse-Bastide FR-Civam



Ce texte a été rédigé sur la base d'entretiens réalisés en collaboration avec Magali Le Bot de l'association Mené Initiatives Rurales (Le Bourg, 22330 Saint-Gilles du Mené) durant une semaine (du lundi 28 janvier au vendredi 2 février 2007) dans le cadre du programme PANIER. Il s'agissait d'interroger de manière semi-directive différents acteurs de la vie locale (animateur, et administrateur de MIR, technicien spécialiste du bocage et des problèmes d'hydrologie de bassins versants, agriculteur, éleveur, artisan, diététicienne, porteur de projet) sur la thématique du bocage en relation avec l'économie domestique en milieu rural. Le bocage est pris en compte dans sa définition la plus ouverte possible c'est-à-dire d'espace rural caractérisé par la présence de réseaux linéaires de haies plantées d'arbres et d'arbustes. Au cours de nos discussions plusieurs thématiques complémentaires sont apparues et alimentent cette réflexion sur le bocage et son avenir en Bretagne. -La question des luttes et enjeux locaux pour une légitimité des projets liés à l'utilisation du territoire (entre habitants, agriculteurs, associations et...) -La difficulté à passer d'un projet ou une réflexion individuelle à un projet ou une réflexion collective -La nécessité de réfléchir à un projet de vie commun adapté au mode de vie rural (insertion dans la vie locale, systèmes d'échanges, travail collectif, coopératives de salariés etc.) Le déclin de la haie communautaire entourant des pâtis accessibles à tous au profit d'un dense maillage bocager a conduit au développement d'une culture de l'arbre et de l'arbuste aujourd'hui en très fort recul. Il reste encore dans la mémoire des aînés le souvenir d'une enfance paysanne passée dans les talus et les haies de l'école buissonnière. Ce sont les vestiges de savoir-faire intimement liés à l'économie paysanne qui étaient autrefois soit largement diffusés soit du ressort de spécialistes reconnus mais qui aujourd'hui sont ignorés ou rejetés comme le symbole d'un passé révolu. La volonté de moderniser l'agriculture après la Deuxième Guerre Mondiale a conduit à la destruction délibérée du bocage. Ces arbres et ces talus perçus comme des obstacles à la mécanisation étaient pourtant source d'un patrimoine local dont le renouveau pourrait aujourd'hui contribuer à consolider bien des aspects de la vie rurale tant d'un point de vue économique, écologique que social et culturel.

L'évolution des pratiques bocagères (du collectif au privatif)

La haie conserve en elle le souvenir de bien des pratiques et droits coutumiers protégeant un usage communautaire de l'espace rural. Ces règles sont héritées des organisations communautaires autrefois préservées par le droit féodal. La privatisation des terres au cours du XIX^e siècle a fait de la haie et de l'arbre l'expression d'une propriété privée, voire de l'exploitation de la paysannerie au profit de propriétaires citadins. Aujourd'hui, la disparition de la haie est symptomatique d'un ultime recul de l'espace commun au profit de l'espace privé. Le terrain vague et les vestiges de la haie sont les derniers signes d'un espace de vie commun dans les campagnes. Certaines espèces d'arbres et surtout d'arbustes locaux, liés à la haie traditionnelle, peuvent être le support d'une reconquête de l'espace rural communautaire.

Le déclin de la haie communautaire entourant les pâtis communaux (le défrichage des landes et marais)

Le bocage et la haie, tels que nous les connaissons aujourd'hui en Bretagne, sont les produits d'une privatisation progressive des terres. Il s'agissait de délimiter des parcelles mais aussi de remplacer les ressources autrefois exploitées par tous dans les pâtis communaux tels que la « grande lande ». Le rachat à bas prix des terres vaines et la mise en place de nouvelles cultures rentables financièrement (tel le froment) ont permis d'augmenter considérablement leur valeur foncière.

La haie communautaire

L'usage de la haie vive plutôt que la clôture morte (ou haie sèche était sous l'Ancien Régime une façon de valoriser collectivement la bordure de communaux. Elle est à l'origine d'un bocage ancien délimitant des espaces larges exploités en commun et correspondant à des territoires sélectionnés en fonction de caractéristiques micro locales et cultivés en fonction. C'est un éco-bocage aux formes organiques (de type ellipse bocagère) ou géométriques (les méjous rectangulaires) dont on retrouve encore parfois encore la trace dans le paysage actuel. Le noyau de cailloutis des talus provenait du désempierrement des parcelles cultivées et la terre le recouvrant était prélevée dans l'environnement immédiat du tracé de l'enclos. On sait bien peu de chose de la haie communautaire qui s'érigait sur les talus. On peut vraisemblablement la comparer à un jardin linéaire issu de la sélection éclairée de plantes rudérales et locales se développant naturellement sur les talus. C'était une haie très variée, où les plantes fourragères (notamment l'ajonc) côtoyaient certains arbres comme le frêne ou le châtaigner, divers arbustes (piquants ou portant des fruits comestibles), et enfin des plantes herbacées (comprenant diverses espèces médicinales, comestibles ou ayant d'autres usages domestiques). Les pratiques coutumières liées au « grappillage » (Degrully P. 1912) (une forme de « glanage » s'étendant aux fruits encore fixés aux branches) sont associées à l'histoire de la haie et font partie de notre héritage juridique et culturel. Le développement des arbres fruitiers (tout particulièrement les pommiers, poiriers et cerisiers) au sein des haies bocagères communautaires serait le résultat de plantations. L'émergence de savoir-faire spécialisés comme la greffe et la conduite d'arbres de haute tige représente un patrimoine culturel et biologique très important aujourd'hui en péril.

Le défrichage des terres vaines et incultes

Autrefois, dans les régions pauvres du centre de la Bretagne, l'essentiel des ressources consistait en la culture du blé noir et l'exploitation communautaire des « terres vaines et incultes » comme les landes et marécages. On y puisait des ressources en fourrage et litière pour les animaux. Les ajoncs ou « grandes landes » pilés et mélangés à de l'avoine constituaient une nourriture appréciée des chevaux. Les landes et les marécages fournissaient aussi la matière première pour la fabrication d'outils, la couverture des maisons et le combustible nécessaire à l'alimentation des foyers domestiques. Végétation naturellement présente en Bretagne (par exemple le Cap Sizun ou les régions de Brasparts et du Mené), la plupart des landes faisaient l'objet de plantations et d'un entretien collectif. Dans le Mené où ces pratiques ont longtemps perduré on garde encore de nos jours le souvenir d'outils particuliers liés à l'exploitation des landes. Par exemple une grande lame rectangulaire affûtée appelée "étope", servant à la coupe. L'interprétation locale de certains toponymes témoigne d'une mémoire encore vive des modes d'exploitation des landes. Les "longueraies" désignent des portions de landes autrefois communautaires puis partagées en parcelles linéaires et exploitées en bandes longitudinales. Le défrichage et la privatisation des terres vaines et incultes amorcé durant les XVII^e et XVIII^e siècles s'est intensifié au cours du XIX^e siècle en Bretagne. Il permit la mise en culture de plus vastes étendues de terrain et un gain de productivité notable. Mais elle marque aussi la fin de l'exploitation collective des landes et marécages et par conséquent de l'exploitation d'un certain type de haie différente de la haie actuelle et aujourd'hui disparue.

La monétisation de l'économie paysanne

La « grande lande » plantée et entretenue à l'intérieur de clos communaux résista longtemps à la volonté politique de « modernisation » de l'agriculture dans un but d'enrichissement du Royaume durant l'Ancien Régime, puis des propriétaires privés après la Révolution. Mais le désir d'étendre aux « terres incultes » une production agricole monétisable fut plus fort que l'intérêt communautaire. Le maintien de landes communes était pourtant nécessaire à l'économie domestique de bien des paysans du centre Bretagne ne possédant que peu de terres. Les espaces dits « incultes » étaient considérés comme sans valeur et rachetés à peu de prix pour être transformés en terrain arable. Leur défrichage et mise en culture grâce aux progrès de l'agronomie avec des céréales produisant un revenu monétaire (notamment les grains panifiables comme le blé de froment) fit aussi augmenter la valeur foncière accroissant ainsi doublement la rente des plus grands propriétaires terriens.

L'émergence de la haie privative et du bocage actuel

Le développement de la propriété privée au détriment des pratiques d'agriculture communautaire, notamment au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle est à l'origine d'un paysage de bocage, enclos de nombreuses parcelles. L'usage de bois piquants est mentionné dans les baux au même titre que celui des bois nobles et de chauffage. L'exploitation de ces ressources bocagères correspond à l'émergence d'un savoir-faire combinant des connaissances

agricoles et forestières. La gestion des plantes sauvages par l'entretien sélectif faisait partie de la culture de la haie tout autant que des pratiques plus interventionnistes comme la greffe d'arbres fruitiers, et les coupes de bois d'oeuvre ou de chauffage. Les espèces d'arbres plantées et leur forme ont été profondément influencées par cette valorisation économique de la haie.

Bois piquants

Les espèces d'arbustes piquants telles que l'aubépine, et le prunellier sont liées aux premiers temps de la mise en place des haies privatives (notamment en Angleterre 1750-1850). La nécessité de circonscrire assez rapidement les parcelles issues du démantèlement des communaux explique aussi un tel choix. Prunellier, aubépine, houx, buis sont des plantes autochtones en Bretagne particulièrement adaptées au bocage. Les textes des anciens baux prennent en compte la gestion des bois piquants, au même titre que les essences nobles comme le chêne ou le châtaigner par exemple. Dans la région du Mené, où les haies ont été moins intensément exploitées pour le fagot que dans la région de Rennes, on trouve peu de chênes et de ragosses. En revanche, les arbustes et plantes associés qui constituent les sous-étages sont très présents. Il s'agit d'un mélange d'espèces (aubépine, noisetier, bouleau) dont la pousse naturelle était plus ou moins encouragée par sélection humaine. L'importance grandissante de l'élevage dans l'économie paysanne est à l'origine du développement de haies vives composées de buissons épineux, non comestibles pour le bétail. Le prunellier, l'aubépine, le houx, le buis permettaient d'éviter la divagation du bétail, de protéger les cultures et de fournir aux animaux ombrage et protection du vent et des intempéries. Les bois piquants ont aussi leur usage dans le cadre de l'économie domestique paysanne, en voici quelques exemples. - Le houx produit un bois blanc dur mais facile à travailler (notamment au tour). On l'utilisait aussi en gros bouquets pour le ramonage des cheminées. - L'aubépine était plantée en haie de clôture pour parquer et protéger les animaux mais la pulpe des fruits séchée puis moulue en farine pouvait aussi servir de complément alimentaire en période de disette. - Le prunellier fournissait des rameaux utiles pour clore les entrées des petites parcelles maraîchères. Cet arbuste produit un bois très dur utilisé pour la confection de petits objets à l'instar du buis. Les buissons de prunellier placés à proximité des habitations servaient à accrocher le linge pour le sécher. Les baies du prunellier sont comestibles blettes, transformées en liqueur, eau de vie, confiture, ou utilisées en cuisine (vinaigre de prunelle). - La mûre telle quelle ou sous forme de tartes, gelées, et confitures est bien connue. Les feuilles et les bourgeons des ronces peuvent être consommés sous forme de tisanes. On utilisait aussi les tiges débarrassées de leurs épines pour confectionner des liens d'excellente qualité y compris pour la vannerie. La taille et l'entretien traditionnel des arbustes piquants nous sont assez mal connus. Les pratiques de sélection et de favorisation de la pousse des plans étaient dominantes. Les haies de bois piquant de Bretagne étaient parfois conduites en « plessés » c'est-à-dire en clôture vive de rameaux tressés.

Les bois nobles et les techniques d'émondages

En Bretagne, les haies furent plus ou moins densément plantées d'espèces d'arbres « nobles » (chêne pédonculé, châtaigner, merisier etc.) destinées à produire des ressources monnayables en bois de chauffage et en bois d'oeuvre. Le régime des baux réglementant l'accès et l'exploitation des terres par les paysans non propriétaires comportait des sections spécifiques pour la conduite des haies. La périodicité de ces baux établis pour six ou neuf ans correspond en partie à des plans d'exploitation des haies et respectent des cycles d'émondages. Voici quelques exemples d'essences nobles composant la haie bocagère en Bretagne. J'y présente brièvement l'usage des bois et le type d'émondage associé. Le chêne pédonculé est naturellement présent en Bretagne. C'est une espèce traditionnellement très appréciée pour ses qualités en tant que bois d'oeuvre, notamment pour la construction de charpentes mais aussi pour sa capacité à produire de nombreux et vigoureux rejets après émondage. En Haute-Bretagne et notamment en Ille & Vilaine s'est développée une haie presque mono-spécifique à base de chêne pédonculé destiné à produire du bois de chauffage en grande partie consommé par l'agglomération de Rennes. L'émondage en ragolle ou ragosse consiste à couper de haut en bas les branches latérales de l'arbre (y compris la tête). En Ille & Vilaine, la pratique du "tire jus" était associée à la technique de l'émondage en ragosse. Il s'agit de laisser au sommet de l'arbre une seule branche sommitale qui doit encourager la circulation de la sève dans le tronc. Cette pratique est aujourd'hui contestée par les spécialistes car elle a plutôt tendance à affaiblir l'arbre. Pour obtenir de longs fûts rectilignes destinés à fournir du bois d'oeuvre, l'arbre était conduit en coupelle en ne laissant se développer des branches qu'au sommet de l'arbre. Le châtaigner originaire du bassin méditerranéen s'est bien adapté aux conditions climatiques de l'Europe tempérée. On le trouve essentiellement dans la partie méridionale de la Bretagne et en particulier dans le sud de l'Ille et Vilaine et la région de Redon où on l'appréciait particulièrement pour la fabrication de tonneaux destinés à la production de cidre. Le châtaignier est souvent taillé à sa base (recépage) et conduit en cépée, ou « tassée » afin de produire de nombreux et vigoureux rejets servant à la fabrication d'éléments de charpente, de piquets de clôture etc. Le frêne produit un bois à bonne résistance mécanique traditionnellement utilisé pour la fabrication de manches d'outils, piquets de clôture, les éléments de chariots (en relation avec le métier de charron) et de bateaux. Ses feuilles sont utilisées pour confectionner la boisson appelée "frénette". Le bois de frêne est aussi un excellent bois de chauffage aux capacités énergétiques supérieures au chêne. Dans la haie bocagère et domestique le frêne était souvent taillé en « têtard ». Le tronc de l'arbre était coupé à hauteur d'homme afin que des rejets facilement accessibles se développent à son sommet.

Bien d'autres espèces d'arbres étaient cultivées dans les haies bretonnes, chacune en raison de qualités bien particulières (le merisier, l'orme, le frêne, le cormier, le charme, l'aulne glutineux, l'alisier torminal, le hêtre). Le détail des usages

traditionnels qui y sont liés est consultable sous forme de tableaux en fin d'article.

Les pratiques buissonnières

La résistance du droit coutumier en Bretagne est liée à la culture forestière et probablement aux souvenirs de la haie communautaire. Bien des pratiques « buissonnières » liées à l'usage domestique de la haie et de l'espace rural ont persisté jusqu'au début des années 1960. Ce sont des usages et des droits coutumiers permettant de transcender la propriété privée et le morcellement des campagnes. Le droit de glanage et de grappillage est aujourd'hui encore inscrit dans la loi. Leur importance d'un point de vue social et économique pour la société rurale n'était pas négligeable.

Les métiers forestiers

Les anciens métiers de sabotiers, tonneliers, charbonniers et de vanniers imposaient une vie à proximité immédiate des ressources en bois. C'est toute une culture paysanne et artisanale du bois et du patrimoine forestier qui existait par exemple en forêt de Rennes ou plus au nord dans la région de la Rance. Bien que tous ces bois relèvent de la propriété privée ou publique, Paul Féval rapporte le caractère libertaire de ces petites exploitations individuelles ou familiales: « De temps immémorial, sabotiers, tonneliers, charbonniers et vanniers avaient pu, non seulement ignorer jusqu'au nom d'impôt, mais encore prendre le bois nécessaire à leur industrie sans indemnité aucune. Dans leur croyance, la forêt était leur légitime patrimoine : ils y étaient nés ; ils avaient le droit imprescriptible d'y vivre et d'y mourir. Quiconque leur contestait ce droit devenait pour eux un oppresseur. Or ils n'étaient point gens à se laisser opprimer sans résistance. » (Féval P. 1883) Ce mode de vie ne doit pourtant pas laisser préjuger d'une activité économique marginale, bien au contraire. La production hebdomadaire de petits ateliers de sabotiers familiaux pouvait atteindre la centaine de paires. Il en va de même pour la récolte d'écorces de chêne et châtaigner riche en tanin destiné au traitement des peaux. Cette activité saisonnière était souvent l'oeuvre de femmes.

La conduite du pommier et autres fruitiers

Jusqu'au début des années 1960, toutes les exploitations avaient des arbres fruitiers notamment à proximité des bâtiments d'exploitation et éventuellement sur les talus. Le pommier destiné à la production de pommes à cidre est petit à petit devenu une culture aux proportions presque industrielles. Pourtant, la conduite de pommiers haute tige sur les haies des clos communaux était autrefois une culture pérenne au même titre que celle des ajoncs. Dans la région de Redon jusqu'au début du XX^e siècle, les pommiers n'étaient pas rassemblés en vergers mais plantés de manière linéaire en bordure des cultures. Les pommiers étaient une ressource importante et en conséquence prise en compte dans les baux fermiers. Toutefois, le bois des pommiers trop âgés est considéré comme la propriété du paysan locataire (preneur) mais il doit en échange assurer leur entretien, remplacement et leur greffe en temps voulu. La greffe est une pratique à la fois encouragée par le propriétaire et donnant accès au locataire à des ressources en bois et en fruits. « Les pommiers qui tomberont par vétusté ou force majeure appartiendront aux preneurs à charge de les remplacer par de beaux jeunes pieds qu'ils devront greffer en temps opportun et garantir des bestiaux et de la charrue ; ils devront aussi bêcher dans le courant de décembre aux pieds des pommiers ». La greffe et la conduite d'arbres fruitiers sur des talus, des pommiers, poiriers ou cerisiers sauvages, indépendamment des questions de propriété privée étaient une pratique courante. Si l'arbre était récupéré par le propriétaire, c'était tant pis. Mais on savait qu'en général le propriétaire ne ferait rien de cet arbre. La conduite d'arbres fruitiers « hautes tiges » est un savoir faire particulièrement adapté à la haie. La greffe du merisier ou cerisier sauvage afin de produire des fruits destinés à la consommation humaine était une pratique si courante sous l'Ancien Régime que l'arbre était devenu une espèce endémique. Le recul de cet arbre est dû à des ordonnances royales (1669) recommandant sa destruction. Le développement de mobilier paysan en merisier à la fin du XVII^e siècle et au début du XIX^e siècle est probablement lié à cette décision politique. Malgré tout, la pratique de la greffe de cerisier est restée une habitude en Bretagne. La collecte des cerises était souvent la tâche des enfants qui n'hésitaient pas à casser les branches. C'était aussi l'occasion d'apprentissage un mode de taille traditionnel en bouquet de cet arbre.

Le « grappillage » et le glanage (nèfles, châtaignes, noisettes, sureau, ronce)

Le droit de glanage c'est-à-dire de ramasser les restes de la production agricole laissés dans les champs après la récolte est une pratique très ancienne. En 1550, une ordonnance autorise officiellement les indigents, les infirmes, personnes âgées et enfants à exercer ce droit. La disparition des communaux et la privatisation des terres notamment au cours du XIX^e siècle a mis à mal ce droit. Le développement de l'élevage notamment dans le bocage de Haute-Bretagne en remplaçant bien des terres cultivées en herbages et prairies pour les pâtures a considérablement réduit les possibilités de glaner. Le « grappillage » c'est-à-dire la pratique de glaner les ressources végétales encore sur pied constitue dans les régions bocagères une tolérance notamment dans les haies. Elle s'applique particulièrement aux fruits des arbres et arbustes non plantés qui colonisent naturellement les haies tels que le néflier, le sureau, le noisetier, les ronces, le cornouiller mâle, la viorne obier, mais aussi aux châtaignes. La collecte limitée de bois pour le chauffage et la réalisation de petits objets est aussi admise notamment sur les arbustes. En voici quelques exemples : -Le buis est utilisé

pour la réalisation de petits objets, il est particulièrement apprécié pour la confection de cuillères de bois car il est réputé ne pas donner de goût aux aliments. On le trouve souvent à proximité des bâtiments d'exploitation et bien des toponymes soulignent sa présence en Bretagne (Beuzeg, Beuzit, Bussières, Buxières, Bouxières, Boessic).-Le sureau fournit en plus de ses fruits (sureau noir) un bois au grain assez fin utilisé par exemple pour la réalisation de bobines et navettes de métier à tisser. C'est l'arbuste des « gitans » car son usage par des gens de passage extérieurs à la communauté villageoise est toléré.-Le noisetier colonise naturellement les talus du bocage. Ses pousses sont souvent éliminées lors des travaux d'entretien du bocage, mais lorsque l'arbre parvient à se développer, il fournit fruits et bois. Le bois de noisetier particulièrement souple résistant et facile à tailler sert à la réalisation de manches d'outil et bien sûr pour le fameux bâton de sourcier.

L'effeuillage

La haie bocagère et domestique est aussi une ressource complémentaire de fourrage pour le bétail. La pratique limitée de l'effeuillage était nécessaire lorsque la culture céréalière s'est étendue aux terres de vaine pâture. -Le frêne était un arbre providentiel car il fournissait un bon fourrage « la feuille », du bois d'oeuvre notamment pour les manches d'outils et des fagots particulièrement efficaces pour chauffer les fours à pain. La pratique de l'effeuillage doit être mise en relation avec la collecte sur les talus des haies d'ajonc pour le fourrage et de plantes pour la litière des animaux.

La primauté du droit de passage sur la propriété privée

Les pratiques buissonnières s'étendent au droit de passage sur les propriétés privées. Le bord des talus, notamment entre les chemins, était presque considéré comme un lieu "public" ou "commun". Le droit de « grappillage » y était bien sûr pratiqué. Le droit de passage s'étendait toutefois au-delà des limites du bocage. Ainsi le tracé "naturel" des sentiers et parcours couramment pratiqués dans une communauté villageoise primaient sur les cultures. On n'hésitait pas à traverser des champs en culture par exemple des champs de blé, s'ils se trouvaient sur le tracé de chemins traditionnels.

L'importance de l'économie non monétisée

Le droit de passage transcendant les limites bocagères est lié à l'importance et la fréquence des échanges entre fermes. On échangeait par exemple souvent du bois nécessaire au chauffage des fours contre du pain. On gardait une partie des semences (céréales ou pommes de terre) pour l'échange entre parents et voisins. C'était une façon de s'assurer le renouvellement des ressources génétiques des plantes et ainsi d'éviter leur dégénérescence. Enfin, le don de denrées en surplus était la norme des relations de voisinage. Cette économie "autonome" du milieu paysan existait particulièrement dans les zones difficiles aux ressources limitées comme les îles. On ne devait rien laisser se perdre. L'existence de la communauté villageoise conditionnait celle d'un environnement cultivable. Ainsi on pensait : "c'est à lui, mais c'est un peu à nous quand même". Cet état d'esprit s'est étendu aux jardins ouvriers en banlieue des grandes agglomérations suite à l'exode rural. On y travaillait une heure puis on faisait le tour des jardins pour échanger et discuter.

La culture bocagère

La nature du savoir-faire bocager s'équilibre entre connaissances généralement distribuées et pratiques spécialisées comme la greffe d'arbres fruitiers pour lesquelles un don était nécessaire. Par conséquent la transmission de ces savoir-faire reposait sur la pratique d'une certaine forme d'école buissonnière mêlant jeux et travail notamment collectif. L'imprégnation dans un milieu paysan depuis le plus jeune âge n'était pas seulement nécessaire pour apprendre des techniques mais aussi pour développer un goût et une certaine façon de consommer des ressources naturelles.

La nature du savoir-faire bocager

La nature du savoir-faire bocager est composée de pratiques collectives et individuelles qui sont intimement liées. Beaucoup de ces connaissances sont aujourd'hui à redécouvrir notamment dans la région du Mené, tel le balivage du bouleau, une technique de taille très originale pour ce type d'arbre qui consiste à sélectionner les branches afin d'obtenir un ensoleillement équilibré des parcelles. L'exemple de la greffe des arbres fruitiers résume bien des aspects de la nature du savoir-faire bocager.

Un savoir général et des pratiques particulières

Les savoir-faire bocagers correspondent en partie à des connaissances partagées par tous, bagage minimal de l'adulte en milieu rural. Le bocage et la haie étaient considérés non seulement comme des ressources en matériaux mais comme des outils immobiliers qui à l'instar d'objets mobiles étaient produits et entretenus dans le cadre de la ferme. Pourtant si la taille des arbres, ou l'entretien des talus était connu de tous, chacun ne la pratiquait pas avec autant de

maîtrise. Des compétitions d'émondage de ragosses opposaient autrefois les jeunes d'une même communauté ou de villages voisins. La pratique de la greffe des arbres fruitiers est un bon exemple de l'ambiguïté de la nature du savoir-faire bocager, à la fois pratique générale et aptitude particulière correspondant à un don voire un goût.

La conduite d'arbres fruitiers

La conduite et l'entretien d'arbres fruitiers et notamment de pommiers mais aussi de poiriers et de cerisiers était un point commun à beaucoup d'exploitations traditionnelles. En Bretagne au début du XX^e siècle, la production de cidre est devenue presque industrielle. Pourtant, lorsqu'il s'agissait de greffer les arbres pour obtenir des espèces sauvages de fruits comestibles, le partage des connaissances et des aptitudes était inégal.

La greffe : un don

La pratique de la greffe relève de techniques et de gestes que le plus grand nombre peut acquérir mais c'est un véritable don que de réussir des combinaisons équilibrées en fonction de l'usage que l'on souhaitait faire des fruits. Le merisier est un excellent porte-greffe et produit des arbres résistants ne nécessitant que peu d'entretien. Il en va différemment des pommiers et poiriers. Certaines personnes avaient le don de greffer, et à la longue devenaient spécialistes. Elles pratiquaient et avaient le goût de faire.

La greffe : un savoir spécialisé

Dans bien des fermes où les vergers étaient importants on possédait des pépinières. La greffe des arbres fruitiers était pourtant l'affaire d'un spécialiste. Cette personne dont la renommée dépassait souvent le cadre des communautés se déplaçait pour greffer les arbres et était rémunérée pour son travail. Le propriétaire était libre d'observer le travail du spécialiste et c'était souvent l'occasion d'apprendre des techniques. Toutefois, la réussite des greffes ne dépendait pas seulement de la pratique de techniques mais de tout un savoir-faire issu d'une longue expérience.

La transmission du savoir-faire

La transmission du savoir-faire bocager repose sur des qualités d'observation et une compréhension profonde du fonctionnement de la haie qui s'acquiert enfant tant par la participation à des corvées que par le jeu. Le travail collectif est une expérience pratique notamment lors des périodes d'émondage mais c'est l'espace de liberté qu'offrait la haie et d'une certaine manière le verger qui constitue la base de la formation d'un goût et d'un intérêt pour le fruit.

L'école buissonnière

L'école buissonnière, ou l'école du bocage combine l'expérience d'un espace à la fois privé et commun. La vie "traditionnelle" dans le monde agricole était dure, mais le travail faisait aussi partie du jeu. Aller couper de la litière (fougères et feuilles) pour les animaux sur les talus des haies et garder les vaches dans les champs était un travail régulier que l'on demandait aux enfants, c'était aussi l'occasion d'observer les arbustes, collecter des baies et des fruits. Lorsque qu'un oncle venait aussi récolter de la litière ou entretenir le talus, les discussions portaient sur les arbres et notamment sur la recherche d'arbres fruitiers sauvages que l'on revenait greffer le dimanche.

Travail collectif

La participation aux travaux collectifs était un événement apprécié de tous, car il permettait les rencontres et les échanges dans la communauté villageoise. L'organisation de travaux pénibles comme aller gerber les récoltes se faisaient en alternance d'une demi-heure de travail pour une demi-heure de pause. C'était l'opportunité pour les enfants de s'échapper dans les vergers pour voler quelques fruits et les manger en douce. Cette pratique était, bien entendu, tolérée mais le fait de grappiller était une motivation supplémentaire.

Goût du fruit, une façon de consommer

Le goût pour les fruits était profondément enraciné dès le plus jeune âge. Les pommes et les poires étaient des présents que l'on faisait souvent aux enfants lorsqu'ils rentraient de l'école. Garder les vaches dans les champs c'était aussi l'occasion de construire de petits fours temporaires dans la terre des talus avec un orifice pour alimenter le feu et un orifice cheminée. "Lorsque nous avions suffisamment de braise, nous cuisions des pommes. C'était une façon de consommer des pommes à cidre. Pour manger des pommes encore vertes, nous les attendrissions en martelant leur surface".

Observation, imprégnation et expérimentation

L'observation de tous les petits événements de la vie à la ferme ayant trait aux arbres et arbustes était source de bien des enseignements donnant lieu à des expérimentations. C'est par exemple un prunier qui n'a jamais donné de fruits et qui un jour est légèrement abîmé par un engin agricole. L'arbre stressé se met ensuite à produire des fruits. Mais l'observation n'est pas suffisante et pour devenir une véritable connaissance, l'expérimentation et la pratique sont nécessaires. Vers 12 ou 13 ans, lorsque la phase d'observation et d'imprégnation se termine pour les enfants et qu'ils commencent à participer à part entière à la vie de la ferme, se font les premières expérimentations et notamment les premiers essais de greffe par exemple.

La greffe sauvage

A l'image de la pratique de greffes sauvages sur des arbres fruitiers sauvages venus naturellement pousser sur le talus du voisin, une part importante de la culture bocagère réside dans la part de liberté que le paysan peut exercer dans sa conduite de la haie malgré la contrainte des baux. Il existait toujours des pratiques buissonnières qui permettaient au paysan locataire de tirer le meilleur parti du bocage et pas seulement en termes de production mais aussi en tant que cadre de vie, lieu d'expérimentation et d'observation.

Le déclin de la culture de l'arbre

La culture de l'arbre apparaît aujourd'hui en recul considérable sur les exploitations agricoles. Avec l'arrivée des clôtures en fil de fer barbelé et la mécanisation systématique des techniques agricoles à partir des années 1950-1960 la plupart des supports d'apprentissage de la culture bocagère ont disparu. La destruction des haies résulte d'une volonté politique motivée par une certaine vision économique des campagnes. En une à deux générations la plupart des savoir-faire ont été perdus. La désagrégation de l'architecture bocagère est aujourd'hui révélatrice du mitage du tissu social en milieu rural. A l'image du paysage, seuls des îlots de relations sociales persistent opposant leurs conceptions du mode de vie rural.

La fin de la culture de l'arbre

La disparition de la haie bocagère est un événement historique traumatique qui persiste dans la mémoire de ceux qui l'ont vécu. La raison politique et économique s'est exprimée de manière particulièrement violente à l'encontre de la culture de l'arbre et l'acculturation du paysage a sans doute été plus forte encore dans les terroirs les plus pauvres de Bretagne. La haie domestique est passée d'un rôle économique à un paravent esthétique séparant l'habitation des cultures.

L'exemple du pommier

La disparition des arbres en Bretagne reste dans la mémoire de bien des personnes un événement traumatique. Ce souvenir est sans doute encore plus douloureux lorsque l'on évoque le cas des arbres fruitiers et en particulier des pommiers. La prime à l'arrachage des pommiers à partir des années 1950 vient en renforcement des encouragements à la modernisation et mécanisation de l'agriculture en Bretagne. Il s'agissait en théorie d'une mesure pour lutter contre l'alcoolisme lié à la consommation de cidre. Au début des années 1960 arrivent sur le marché de nombreux fruits calibrés et standardisés en provenance de l'étranger. Progressivement les variétés locales de pommes vendues dans les petits commerces ruraux furent évincées et disparurent. Les arbres devenus inutiles ont été considérés comme une gêne et supprimés tout d'abord auprès des bâtiments d'exploitation puis lors de la destruction des talus et enfin au sein même des vergers. En une dizaine d'années, tout a été abattu. Seuls certains agriculteurs ont conservé quelques arbres. Les savoirs se sont perdus et l'on a essayé de planter des arbres vendus dans les pépinières, mais ceux-ci ne résistaient pas car ils ne s'adaptaient pas bien aux conditions locales.

L'acculturation du paysage

En l'espace d'environ deux générations la culture de l'arbre et du bois s'est perdue chez les agriculteurs. Même lorsque les talus n'ont pas été détruits, notamment la haie domestique à proximité des bâtiments d'habitation, le goût pour « le propre » encouragé par l'usage d'engins mécaniques pour l'entretien des haies plutôt que les techniques manuelles s'est révélé néfaste pour la haie. Le bocage nécessite un entretien proche des techniques forestières respectant tous les étages de la haie, y compris les strates herbagées. En perdant leur utilité économique, les haies domestiques sont devenues des plantations "esthétiques" dont le but était de séparer l'espace de vie de l'espace agricole. C'est par ce biais que la préservation et la rénovation des haies ont le plus souvent été envisagées. On s'appuyait sur des démarches individuelles en se concentrant sur l'espace domestique et la population néo-rurale.

Un impact fort dans les terroirs pauvres

Lorsque le tracteur est arrivé, le changement dans nos campagnes a été fulgurant. Alors que le remembrement s'est

passé de manière relativement raisonnable dans des régions agricoles traditionnellement riches, l'impact en Bretagne et en particulier à l'intérieur des terres par exemple dans le Mené où les terres sont pauvres a été radical. La mécanisation et modernisation étaient une obligation, mais elle a eu, au bout du compte, un impact très négatif. La précipitation au changement a accéléré l'exode des jeunes vers les villes et contribué localement à d'importants problèmes de pollution puisque l'amendement chimique et les pesticides se sont superposés aux techniques traditionnelles de fumure des cultures.

La fin d'une économie

Le passage à une production intensive a sonné le glas de l'économie familiale. Les systèmes de rotations de cultures et d'amendement naturel à partir du fumier d'animaux ont été abandonnés. On fumait la production de pommes de terre puis on alternait avec une culture de blé par exemple. Le développement de l'élevage intensif a augmenté la production de déjections animales en épandage sans limiter l'usage d'engrais chimique.

La désagrégation du tissu social est à l'image du paysage

La désagrégation du tissu social rural apparaît aujourd'hui à l'image de celle du bocage. La faillite de l'agriculture productiviste se traduit par le développement d'un mode de vie et de consommation urbain à la campagne. Des îlots de relations sociales survivent comme les fragments d'une haie. Il est bien difficile d'établir un lien alors qu'on ne partage pas le même projet de vie encore moins de société rurale.

Le mitage du foncier et du tissu social

Le déclin des activités agricoles affecte le réseau des relations sociales en milieu rural de la même manière que le bocage. Le processus de mitage du tissu social et du territoire agricole se présente schématiquement de la manière suivante : après l'arrêt de l'activité agricole d'une exploitation, plusieurs années passent avant le rachat de la propriété par quelqu'un d'extérieur à la communauté agricole. Généralement, ces gens apprécient le calme de la campagne sans s'intégrer véritablement dans le tissu social rural. Ils travaillent souvent en ville et n'entretiennent des relations à un niveau local que dans le cadre de circuits limités, en participant à divers réseaux. En fait, les relations de voisinage n'existent presque plus.

Des îlots de relations sociales

Seuls les anciens agriculteurs, les agriculteurs en activité et les ouvriers de l'agro-alimentaire entretiennent de véritables relations de voisinage, et s'inscrivent dans l'espace local. Les nouveaux ruraux, dont le nombre augmente, ne sont pas les acteurs de la vie locale. On constate donc aujourd'hui un appauvrissement général, tant culturel qu'économique dans le Mené. A chacun son îlot relationnel plus ou moins relié à des réseaux dans le territoire. Habiter dans un bourg ou un lotissement en campagne n'est pas une expérience suffisante de la vie rurale. Toute une génération d'adolescents et de jeunes adultes a vécu à la campagne sans vraiment bénéficier d'un mode de vie rural.

La difficulté du partage de l'espace

Il est très difficile de nos jours de développer un projet cohérent de valorisation de l'espace au-delà de l'emprise d'une exploitation. Tous les passages sont privés et la circulation est restreinte. Il y a beaucoup à imaginer par exemple dans le domaine du tourisme durable mais c'est difficile de passer d'un projet individuel à un projet partagé ne serait-ce qu'au niveau du voisinage. Les projets associatifs peuvent contribuer à une revalorisation de la haie et du paysage mais il faudrait dépasser les problèmes liés aux revendications d'appartenance et de lutte pour l'usage du territoire.

Comment réactiver la culture de l'arbre

Réactiver la culture de l'arbre nécessite de désamorcer bien des blocages et conflits au niveau local et au sein même des exploitations agricoles. Il n'est plus possible d'imposer aux agriculteurs la reconstruction de haies sur la foi d'expertises ou d'études scientifiques afin de maintenir un bocage dont le but est paysager ou environnemental. Les ressources de la pensée paysanne mettent en évidence l'importance de la haie dans le cadre d'une exploitation pour retrouver une véritable synergie entre le bocage et l'agriculteur. L'approche bois énergie serait un moyen rapide pour développer des filières de production et d'encourager à l'entretien du bocage, toutefois il existe d'autres pistes économiques possibles.

Désamorcer les blocages

La haie suscite des problèmes intergénérationnels parfois importants au sein même d'une exploitation agricole. C'est

souvent un véritable tabou qui doit être surmonté en évitant notamment de stigmatiser les anciennes générations ayant participé à la destruction des talus et haies du bocage. Les conflits de légitimité d'appartenance au territoire sont une autre source de blocage opposant populations issues du milieu agricole aux nouvelles populations rurales notamment sur le thème de la restauration du bocage et de l'environnement.

Désamorcer les problèmes intergénérationnels

Aujourd'hui en Bretagne un problème intergénérationnel manifeste s'exprime au sujet de l'héritage agricole. La question du remembrement est une plaie qu'il ne convient pas de rouvrir tant elle touche à certains points sensibles des relations familiales au sein même d'une exploitation. La croyance en un progrès agricole qui, il n'y a pas si longtemps, consistait à casser les haies pour laisser circuler le tracteur et rationaliser la gestion des terres, est profondément enracinée dans le milieu rural. Planter une nouvelle haie bocagère sur une exploitation, c'est souvent convaincre le père pour permettre au fils d'entreprendre une restauration qui est un investissement qui ne sera pas immédiatement valorisé.

Éviter la stigmatisation

L'approche environnementale a permis de souligner l'importance de la haie dans la régulation des problèmes de pollution, et d'érosion notamment dans le cadre de la gestion des bassins versants, mais elle est aussi apparue comme un frein possible à l'activité agricole. Stigmatiser le rôle des agriculteurs dans la destruction du bocage est à la fois injuste et irréaliste. L'entretien et la reconstruction des haies doit être une volonté publique soutenue par des décisions politiques et financières. Faire de la haie un espace naturel c'est accepter qu'elle ne soit pas prise en compte dans le calcul des primes agricoles. La haie est aujourd'hui considérée abusivement comme un espace naturel à part entière alors qu'elle était il n'y a pas si longtemps un outil de production et une source de revenus.

Résoudre les conflits d'appartenance locale

Bien des difficultés liées à la réimplantation de haies en milieu rural viennent aujourd'hui de conflits d'appartenance locale. La préoccupation légitime de bien des populations néo-rurales au sujet de l'environnement est perçue comme une intrusion illégitime dans les affaires locales. La plupart des agriculteurs n'ont jamais eu à justifier de leur appartenance locale dans la mesure où ils sont implantés localement depuis plusieurs générations. Les générations les plus anciennes ont une forte influence au niveau de la politique locale et leur inertie seule permet de bloquer bien des projets. Pourtant, la réactivation du bocage et de la culture de l'arbre pourrait être un projet très consensuel.

Utiliser les ressources de la pensée paysanne

Encourager les agriculteurs à replanter des haies relève d'un important travail de terrain nécessitant à la fois des compétences techniques et une profonde compréhension de la pensée paysanne. Il s'agit de convaincre de l'utilité de la haie pour l'exploitation agricole en utilisant les qualités d'observation des agriculteurs et mettant en valeur leur attachement au territoire. Le comportement des animaux sur les pâtures, la démonstration des effets positifs de la haie pour lutter contre l'érosion, et influencer sur le climat à une échelle micro locale et le partage d'un intérêt pour un patrimoine arboricole, sont des clefs pour réactiver la culture de l'arbre.

La preuve par l'animal

L'observation du comportement du bétail est l'une des approches possibles pour démontrer l'importance des haies dans le cadre d'une exploitation agricole. L'éleveur est très attentif au comportement de son troupeau et souvent sensible à l'environnement bocager. A la recherche d'ombre lors de la belle saison, le bétail se concentre souvent dans les rares parties boisées du terrain qui se maintiennent en fond de vallée. Le piétinement y est persistant et la terre s'érode fortement. La replantation d'une haie en haut de pente peut permettre en trois ans que des veaux s'y abritent. Le comportement des animaux dans les parcelles est souvent un levier efficace pour promouvoir l'implantation de haies nouvelles.

L'utilité micro climatique

L'utilité microclimatique de la haie n'est pas seulement importante pour le bétail mais peut aussi favoriser les cultures maraîchères. Dans le passé par exemple, certaines variétés de choux « coeur de boeuf » étaient systématiquement mises en terre dans les "prés clos" le long des haies, en raison d'un cycle cultural qui se terminait en hiver. La haie permettait de protéger les cultures, les bordant de variations de températures trop importantes.

La démonstration par le vide

C'est par le vide laissé par la disparition de la haie dans le paysage que l'on démontre son utilité. Lorsque l'ensemble des haies ont disparu d'une série de parcelles attenantes et pour peu que le terrain soit légèrement en pente, l'érosion des sols peut être très importante. En l'absence d'arbres, les seuls repères permettant de mesurer ces pertes sont les éléments artificiels du paysage comme les poteaux électriques ou téléphoniques. L'ensevelissement de la base de ces derniers en bas de pente ou l'apparition de leurs fondations en haut de pente est un indice révélateur. Il y a parfois plus de variétés d'essences dans les bois utilisés pour les poteaux téléphoniques que dans le paysage alentour. Même les poteaux de clôtures autrefois réalisés dans le bois des haies sont aujourd'hui remplacés par des tubes de pvc.

Le partage d'un patrimoine arboricole

Les arbres exceptionnels ou remarquables sont un élément de transmission et de partage à ne pas négliger. C'est un privilège que d'être mis en présence d'un arbre auquel un agriculteur tient particulièrement. C'est souvent un test pour le visiteur, qui est mis en présence du patrimoine agricole sans être prévenu. Savoir apprécier et reconnaître ces éléments porteurs du paysage est une nécessité et peut-être la base pour résoudre certains conflits d'usage de l'espace rural.

Revaloriser et moderniser l'entretien de la haie

La rénovation du bocage nécessite la revalorisation et la modernisation des savoir-faire. Le travail manuel est particulièrement adapté à l'entretien des haies mais il est aujourd'hui à la fois oublié et fortement dévalorisé par rapport à une agriculture hautement mécanisée. Adapter les outils agricoles modernes à l'entretien du bocage est une piste intéressante qui doit permettre de retrouver une synergie entre l'arbre et l'agriculteur. Toutefois, le temps de travail nécessaire à l'entretien de la haie reste une question problématique.

La revalorisation du travail manuel

La dévalorisation du travail à la pelle, pioche et faucille est un facteur limitant pour l'implantation des haies. La replantation de haies nécessite un important travail d'entretien pendant les premières années et notamment l'été où il faut dégager les plants des herbes environnantes. C'est un travail qui se fait particulièrement bien à la main avec une faucille mais c'est aussi une tâche pénible, particulièrement en hiver. Un tel travail nécessite pourtant de nombreuses connaissances qui mériteraient d'être revalorisées. Malheureusement, le milieu agricole actuel dévalorise fortement tout ce qui correspond au travail manuel.

La modernisation du travail de la haie

La croyance au progrès, mythe fortement enraciné, est bien difficile à surmonter, et aujourd'hui paradoxalement une source de blocage. On ne peut pas ne pas croire au progrès. Toute tentative serait vécue comme un retour en arrière. Comment transformer les outils qui ont servi à la destruction de haies en outils permettant leur reconstitution? La solution se trouve probablement dans le mélange des techniques agricoles et forestières. Il faut utiliser les outils mécaniques existants et les détourner de leur usage originel. La mécanisation du travail lié au bocage est une alternative séduisante au travail manuel mais n'est pas sans inconvénient. Une débroussailleuse par exemple permet un nettoyage efficace de la haie et séduit souvent les agriculteurs par l'impression de « propre » qu'elle donne visuellement au talus. Pourtant couper trop ras le terrain environnant nécessitera souvent un paillage pour protéger les plans. L'achat d'un lamier permet d'émonder rapidement d'importantes portions du bocage, pourtant il peut présenter le désavantage de véhiculer les maladies d'un arbre à un autre. Dans le Mené d'intéressantes expériences de mécanisation de l'implantation de nouvelles haies ont été réalisées en modifiant et adaptant pour ce travail des outils déjà existants tel un tracteur. Même si le travail manuel reste en général préférable pour l'entretien de la haie, il est peut-être nécessaire de passer par une phase de travail mécanisé pour résoudre les résistances psychologiques qui persistent chez les agriculteurs vis-à-vis de l'entretien des haies. Il s'agit à la fois de minimiser le temps de travail consacré à la haie et de ne pas aller à l'encontre de l'idéologie du progrès qui reste une conviction profonde en milieu rural.

Une synergie entre bocage et agriculteur

L'entretien des arbres correspondait autrefois à une partie du travail paysan et avait sa place dans l'exploitation agricole. Comment peut-on réintégrer la reconstitution du bocage dans le fonctionnement actuel de l'agriculture sans donner l'impression que l'on demande aux agriculteurs de refaire ce que l'on a défait. Réinventer cette synergie entre l'arbre et l'agriculteur est une démarche bien difficile puisqu'il y a moins d'exploitants et que les surfaces à gérer sont par conséquent de plus en plus grandes. L'investissement financier de la part de l'agriculteur vis-à-vis de la haie reste important au regard de son manque de valorisation directe à court terme, il ne faut donc pas sous-estimer l'importance de l'engagement intellectuel nécessaire.

La question de l'entretien et du temps de travail

Bien des agriculteurs reconnaissent l'intérêt de la haie pour leur exploitation mais n'ont pas le temps de s'y consacrer. Autrefois, la haie dépendait de corvées collectives qui bien que pénibles étaient l'occasion de rencontres et d'échanges. Aujourd'hui la haie est considérée comme un espace naturel et n'est pas prise en compte pour le calcul des primes agricoles. Le recours à des sociétés privées est parfois nécessaire mais c'est une solution qui n'est pas toujours satisfaisante dans la mesure où les méthodes employées se révèlent soit trop horticoles et paysagistes ou trop forestières. Une aide publique à la reconstitution de haies et leur entretien semble aujourd'hui nécessaire.

La valorisation économique

Le bocage a été mis en place comme un outil économique destiné à remplacer des ressources naturelles autrefois partagées sous forme de haies, champs et pâtis communautaires. Aujourd'hui tombé en désuétude, le bocage apparaît en péril. Son importance pour la régulation de l'hydrographie des bassins versants, la prévention de la pollution, la diversité de la flore et de la faune mais aussi en tant que patrimoine culturel est reconnue mais ne semble pas suffisante pour motiver la reconstitution de talus et la replantation et l'entretien des arbres et arbustes. La réactivation de filières bois-énergie apparaît comme une solution pour valoriser économiquement la haie mais elle ne prend pas en compte la vétusté et la rareté des arbres aujourd'hui exploitables. Le développement d'une haie multi usage remettant au goût du jour les pratiques buissonnières de l'économie domestique peut aussi contribuer à la valorisation économique de la haie mais il faut accepter un faible degré de monétisation.

Le bois énergie

La haie mono spécifique notamment en ragosses de chêne pédonculé qui existe dans la région de Rennes a été autrefois implantée pour la production de fagots pour le chauffage des habitations notamment à destination du marché citoyen. Aujourd'hui, le recours à des machines permet l'émondage et le déchiquetage du bois. Copeaux ou plaquettes de bois peuvent ensuite être utilisés pour alimenter des chaudières modernes individuelles ou collectives. A petite échelle, une chaudière à bois est un investissement intéressant pour un agriculteur ou un hameau qui peut ainsi rentabiliser le bois des haies dont l'entretien doit de toute manière être fait. La filière bois énergie est séduisante pour bien des agriculteurs car elle signifie théoriquement un intérêt économique direct. C'est un levier pour développer une politique de réhabilitation de la haie bocagère. Toutefois, les résistances autour de l'utilisation de bois pour le chauffage restent fortes. Le temps d'entretien des haies est important et surtout l'état actuel des arbres est mauvais, la plupart d'entre eux n'ayant plus été émondés depuis des années, ne sont plus exploitables. Lorsqu'on a arrêté d'élaguer un arbre pendant 20 ans, les ressources énergétiques de la plante ne sont plus au niveau des bourrelets mais des grandes branches. Si les arbres sont à nouveau émondés, ils risquent de mourir. Il faudrait prévoir 10 à 20 ans après replantation de nouveaux arbres avant de pouvoir les exploiter. C'est donc un véritable investissement que l'on demande aux agriculteurs lors de la replantation de haies. Par conséquent un soutien public est nécessaire y compris dans la prise en compte des haies dans le calcul des surfaces agricoles (voir note en fin d'article). Il n'y a pas de rentabilité économique immédiate. D'un point de vue des filières de production, la solution du bois énergie apparaît aussi relativement irréaliste. Le prix de revient de la plaquette de bois de chauffage produite dans le milieu forestier ou même avec des déchets de scieries est bien inférieur à celui de la haie bocagère.

Une valorisation directe de la haie multi usage

La valeur ajoutée par l'élément haie sur une exploitation agricole comme dans le cadre domestique est directe et ne passe pas par l'étage monétaire. On ne peut se contenter de valoriser un seul usage de la haie. Il y a par exemple bien des économies à faire sur une exploitation avec les haies notamment d'un point de vue écologique, microclimatique et de l'érosion des sols. L'érosion est responsable de la perte de grande quantité de terre chaque année sur les exploitations. Le peu de terre que l'on prélève sur les terres agraires pour ériger de nouveaux talus est rapidement amorti de ce point de vue. Le bois d'œuvre n'est aujourd'hui plus valorisé et il est même souvent transformé en bois de chauffage. Autrefois, même le bois de ragosse très nouveau était utilisé en architecture pour la fabrication de pièces exposées aux intempéries telles que les « carrées » ou encadrements de fenêtres dans le cas de construction en terre. Les baies et fruits des arbres et arbustes de la haie sont une ressource négligée. Il y aurait pourtant bien des produits locaux à développer et mettre en valeur notamment dans le cadre d'une activité d'accueil à la ferme. Lorsqu'un four à pain traditionnel existe, il peut être remis en service et permettre ainsi de valoriser du bois de fagots.

La patrimonialisation de l'économie locale

Le bocage représente un enjeu de la redynamisation économique de la vie locale notamment pour la patrimonialisation des outils de production ou du droit à produire. Les arbres sont des ressources peu susceptibles d'être délocalisées pourtant tous les produits que l'on pourrait en tirer d'un point de vue commercial sont susceptibles d'être non valorisables si on les compare à des produits importés à moindre coût. Le développement local territorial ne correspond probablement plus aujourd'hui au développement industriel mais il est très difficile de faire la démonstration d'autres formes de développement. L'un des points d'appui que l'on peut utiliser pour réinterroger le modèle dominant

est peut-être celui de l'économie domestique mais il nécessite de réconcilier unités d'habitation et unités de production à l'image de l'organisation traditionnelle des fermes en Bretagne. La haie domestique et bocagère est tombée en désuétude parce que l'habitat qui y est lié est dépourvu de toute capacité de production et de transformation des ressources locales. Aujourd'hui en milieu rural comme en milieu urbain, nos unités de vie ne sont plus que des unités de consommation. Il ne s'agit pas d'organiser la pauvreté en milieu rural mais de développer un véritable projet politique prenant en compte les particularités d'une vie à la campagne. Comprise dans le sens d'une recherche d'autonomie, l'économie domestique est une préoccupation que l'on retrouve aujourd'hui chez bien des porteurs de projet en milieu rural. C'est par exemple le cas notamment de bien des gens qui rachètent et remettent en fonctionnement d'anciens moulins. Le choix d'un mode de vie se combine avec des préoccupations pratiques notamment la recherche d'autonomie énergétique. Redonner sa place à l'économie domestique, c'est acquérir de nouvelles marges de manoeuvre en termes financiers et en temps de travail. On y gagne aussi par rapport à une certaine recherche de sens ou « projet de vie » qui est une préoccupation commune à bien des gens qui se retirent des grandes villes pour s'installer à la campagne.

La haie un lien social

La trame paysagère que constituait par le passé le bocage était le produit d'un milieu rural à forte cohésion sociale. Aujourd'hui, il est de plus en plus difficile de passer d'un projet individuel à un projet collectif. La haie est un investissement en temps de travail, comme en finances mais elle nécessite aussi un véritable engagement intellectuel. Il s'agit de réclamer la part communautaire qui est vitale pour nos campagnes et de ne pas faire de la haie un simple outil de production ou une aménité mais un espace de liberté. La haie est un outil d'éducation et de sensibilisation à une nature anthropisée qui doit être en synergie avec le milieu rural. Le lien qui unit bocage domestique et certaines activités de diversification, tel l'accueil à la ferme constitue un intéressant laboratoire d'expériences.

La haie créatrice de lien social

Les efforts de replantation de haies ne peuvent s'abstraire d'une réflexion collective. Il s'agit de reconstituer un maillage qui ait une véritable efficacité au niveau du paysage mais aussi de résoudre des problèmes de gestion et d'entretien des haies par le recours à du travail collectif.

Du projet individuel au projet collectif

Développer une politique efficace de replantation de la haie bocagère nécessite de fédérer des projets individuels pour proposer une dynamique collective cohérente au niveau d'un paysage. Le rétablissement d'une cohérence des tracés de haies au sein d'un petit ensemble géographique avec ses particularités hydrologiques et d'érosion requiert une entente de groupe ne serait-ce qu'entre voisins. Il faut réussir à harmoniser l'aménagement de l'espace privé, centré autour de la haie domestique à l'espace agricole qui, bien que privé, relève d'une réflexion et d'une gestion partagée.

Le partage du temps de travail et sa localisation (avec la haie c'est possible)

Le développement d'un bocage contemporain ne peut s'abstraire du soutien des agriculteurs. Une approche de groupe entre voisins est à la fois nécessaire pour que le maillage moderne ait une cohérence au niveau du paysage mais aussi pour que le temps d'entretien soit partagé. La réactivation de corvées collectives peut être aussi l'occasion d'une véritable animation dans les communes. C'est peut-être aussi l'occasion de rencontre entre les rares gens qui travaillent aujourd'hui sur les communes et ceux qui ne font qu'y habiter. Il s'agit de valoriser les personnes au sein des exploitations mais aussi de retrouver une dimension collective au travail. Cette démarche demanderait sans doute un véritable apprentissage car bien des ruraux et néo-ruraux ont envie de faire des efforts dans ce sens mais ne savent plus comment le faire.

Réclamer des espaces communaux

L'augmentation de la pression foncière dans les campagnes renforce les querelles d'appartenance locale et par conséquent freine les projets collectifs. La réclamation d'espaces publics délaissés pour les transformer en nouveaux communaux est une démarche intéressante. C'est une façon de résister à l'expansion des intérêts privés qui vampirisent le paysage et de proposer des espaces de partage.

Les délaissés du paysage

La disparition du bocage et de l'organisation traditionnelle du paysage a généré des espaces "délaissés" qui se situent à la frange du domaine public et privé. Autrefois ce type de terrain n'existait pas car la moindre parcelle était utilisée. C'est avec les contraintes de l'aménagement du territoire, en fonction de la mécanisation agricole et des nouveaux axes routiers, que sont apparus ces espaces que l'on trouve aujourd'hui parfois coincés entre la route et le fossé. Ces terrains, qui ont tendance à être gagnés par l'exploitation agricole privée, présentent l'intérêt d'être accessibles facilement par

voiture et peuvent devenir par conséquent des lieux communaux sous forme de vergers publics par exemple.

La réclamation

Les démarches de réclamation des terrains "délaiés" au profit de la récréation d'espaces "communaux" sont difficiles. Il s'agit tout d'abord de repérer des endroits qui ne sont ni trop isolés ou inaccessibles, ni trop inconfortables en raison de la proximité immédiate de routes. Les terrains publics situés le long d'axes significatifs dans le paysage sont privilégiés car ils combinent souvent facilité d'accès et par conséquent facilité d'entretien des plantations. L'identification cadastrale des terrains et la recherche du propriétaire sont suivies d'une phase de négociation qui peut être difficile notamment lorsque des habitudes agricoles ont été prises.

Du public au communautaire

La réclamation de terrain public, même délaié, au profit de plantations "communales" est un parcours semé d'embûches. Le domaine public a du mal à résister à la pression des cultures privées qui s'y sont souvent étendues et accaparent le terrain en fonction du droit d'usage. La réclamation de communaux est une fonction alternative du domaine public qui ne va pas de soi. Ce n'est pas évident de faire la différence entre domaine public et privé notamment lorsque les haies et talus ne marquent plus de bordures de terrain.

La haie espace de liberté

Les pratiques buissonnières liées à la haie bocagère doivent être revalorisées car elles sont un encouragement à la réappropriation collective d'un patrimoine situé à mi-chemin entre nature et culture. Faire de la haie un espace exclusivement fonctionnel (dans un but de production) ou naturel (dans un but environnemental) c'est peut-être condamner l'espace de liberté que doit aussi être la haie.

Revaloriser le glanage et le grappillage

Il est bien difficile d'amener les gens à s'approprier les fruits des arbres plantés dans des espaces communaux destinés au public. On ne sait plus reconnaître les fruits, la crainte de s'empoisonner et peut-être plus encore celle d'enfreindre une propriété privée domine les esprits. La récolte de bien des fruits des haies devrait se faire par les randonneurs de la même manière qu'autrefois certains fruits correspondant à des plantes poussant sur les talus étaient susceptibles d'être glanés (nêfles, châtaignes, noisettes). Nous nous sommes habitués au bel aspect des fruits et le goût n'est plus un critère de choix.

La haie, espace de liberté

La fonctionnarisation à outrance de la haie n'est pas souhaitable. La haie bocagère doit rester un refuge pour une pensée agricole qui n'est pas exclusivement matérialiste. Si l'on développe un plan de gestion des haies, on normalise l'un des derniers espaces de liberté des agriculteurs. Il ne s'agit pas de définir des normes de production mais plutôt d'établir des moyens. L'attachement de bien des agriculteurs à la haie est aussi lié au souvenir de l'espace de liberté et de jeux qu'il représentait dans leur enfance. Aujourd'hui encore, l'attachement à un arbre aux caractères remarquables préservé au sein d'une exploitation agricole ne correspond pas à des préoccupations fonctionnelles ou utilitaires.

Greffe « sauvage »

La pratique buissonnière des greffes "sauvages" d'arbres fruitiers sur les haies, sans tenir compte des droits de propriété, qui était tolérée dans le passé, est parfois de nos jours considérée comme une violation de l'espace privé. C'est pourtant une démarche désintéressée qui a plus pour but le partage et le maintien de savoir-faire à l'usage de tous. La greffe "sauvage" c'est toute une école de l'arbre et de la culture bocagère qui fait partie du patrimoine de la haie au même titre que les arbres et talus eux-mêmes.

La haie : outil d'éducation et de sensibilisation

La sensibilisation des jeunes générations à la culture buissonnière dépend du maintien de haies et des pratiques communautaires qui y sont liées. L'éducation à l'environnement et la promotion du bocage doit aussi permettre la mise en avant de nouvelles valeurs sociales. La mise en place d'ateliers du goût doit inclure une initiation à la cuisine "sauvage" utilisant fruits et plantes que l'on peut glaner et grappiller sur les haies.

Sensibiliser les plus jeunes

Il est bien difficile de transmettre le savoir-faire bocager et buissonnier à un public adulte ou adolescent même

lorsqu'il est issu des campagnes. Le mode de vie rural est aujourd'hui très dévalorisé au profit de valeurs urbaines. Par contre les enfants sont un public curieux et réceptif. C'est souvent par leur intermédiaire que l'on touche les parents. Des ateliers parallèles touchant parents et enfants peuvent créer un véritable dialogue au sein des familles. Donner sens au bocage dans l'esprit des jeunes générations est un investissement utile pour l'avenir. Il ne s'agit pas de convertir les esprits à la protection du bocage mais plutôt de les mettre en présence de la haie et d'évoquer la diversité de ses usages.

Éducation à de nouvelles valeurs

La sensibilisation à l'environnement anthropique qu'est la nature actuelle doit aussi correspondre à une éducation économique à la consommation. Par exemple, l'accès aux fruits dans les campagnes ne devrait pas se limiter à l'achat des produits standardisés du commerce. La multiplication des variétés, la non standardisation ou calibrage des fruits que propose les arbres de la haie et des vergers communaux est une démonstration, à l'inverse du commerce. Elle fait la promotion d'arbres et arbustes rustiques et plus adaptés aux conditions locales et d'une grande diversité de fruits. Il s'agit de démontrer par l'intermédiaire de la culture du bocage que la valorisation exclusive des pratiques agricoles productivistes occulte souvent des savoir-faire non conventionnels et utiles.

La cuisine sauvage

La valorisation du bocage et des ressources d'une économie domestique traditionnelle adaptée aux campagnes contemporaines est un projet aux portées politiques non négligeables. La sensibilisation des jeunes générations à la consommation de produits du bocage correspond au développement d'un esprit critique par rapport aux questions d'alimentation. Il s'agit d'apprendre à acquérir de l'indépendance par rapport aux produits alimentaires standardisés diffusés par l'industrie agroalimentaire. L'alimentation est un point central de la vie qui ne doit pas entièrement échapper à l'organisation du foyer. Il s'agit de devenir plus autonome dans le cadre de la vie individuelle comme collective. La cuisine est au coeur du mode de vie, elle rythme les jours. C'est un savoir qui détermine non seulement des comportements alimentaires mais aussi d'achats. L'utilisation des fruits et plantes de la haie est une façon de patrimonialiser et de partager notre rapport au bocage.

Bocage et accueil à la ferme

La promotion de la haie bocagère et domestique peut être un élément de diversification utile en milieu rural. L'accueil à la ferme est souvent centré sur certains éléments caractéristiques de l'habitat traditionnel et notamment le foyer et le pain qui font tous deux appel au bois de la haie.

Accueil et foyer

Le feu de bois à foyer ouvert notamment en liaison avec la nourriture, par exemple la fabrication de galettes, est un plus pour une activité d'accueil. Une haie domestique et bocagère peut contribuer à fournir le bois de chauffage nécessaire à un feu d'agrément sans pour autant mettre en péril des arbres déjà âgés. Le chauffage de gîtes à l'aide d'une chaudière à bois peut-être une solution relativement économique mais elle implique un investissement à moyen, voire long terme, pour la replantation de haies.

La réactivation des anciennes structures de production

La production de fagots en liaison avec la réactivation d'anciens fours pour la production de pain à l'ancienne constitue une bonne opportunité de diversification notamment dans le cadre d'accueil à la ferme. La transmission des savoir-faire est un élément déterminant pour ce type d'activité. "C'est encore mon père qui prépare ces fagots (une centaine par an) et c'est lui qui est chargé de la chauffe du four. C'est un savoir-faire qu'il ne m'a pas encore transmis mais je vais devoir l'apprendre". Un four traditionnel permet non seulement de cuire du pain mais aussi d'utiliser la chaleur résiduelle pour préparer des plats dans le four ou à l'extérieur du four en utilisant les cendres issues de la phase de chauffe.

Note

Article du journal Ouest-France du Mercredi 27 septembre 2006, Finistère, p.9 : Contrôles des surfaces agricoles : Christian Ménard inquiet : Christian Ménard, député de la circonscription de Châteaulin, a alerté le ministère de l'Agriculture sur les conditions dans lesquelles s'effectuent les contrôles des parcelles par satellite. Il craint "à terme la disparition de centaines d'hectares de talus et de haies primordiales pour l'écosystème breton, notamment en Centre Bretagne". En effet, les talus ne sont pas pris en compte dans le calcul des surfaces. La perte pourrait atteindre 12 hectares sur une exploitation. "Pourquoi les agriculteurs garderaient-ils ces haies, alors qu'en les détruisant ils augmenteraient leurs surfaces, et donc leurs revenus?" interroge le député. Il rappelle au passage que le maintien de ces talus reste toujours un objectif du ministère de l'environnement.

Bibliographie

- Laligant S. 2002-** *L'orge et l'avoine sont des légumes, le froment n'est pas un blé, Damgan, Bretagne sud*, Ruralia (en ligne), 2002-10/11 - Varia, mis en ligne le: 25 juin 2003, Disponible sur: <http://ruralia.revues.org/document295.html>.
- Féval P.1883-** Le loup blanc, V. Palmé, 348p.
- Chaigneau-Normand M., 2006-** *Les complicités multiples de l'agriculture et de l'industrie dans le bassin de la Rance au XIX^e siècle*, Ruralia, Varia, 1970, [En ligne], mis en ligne le 10 juillet 2006. URL : <http://ruralia.revues.org/document293.html>.
- Soudril A.,** *le cidre en Bretagne : constructions sociales dun « produit du terroir », Anthropologie des régions cidricoles : le « bassin de Rennes » et la « Vallée de la Rance »*, Groupement d'intérêt scientifique « systèmes agroalimentaires localisés », 17p.
- Proudhon P.-J. 1926-** *Candidature à la pension Suard. De la célébration du dimanche. Qu'est-ce que la propriété ?* Introduction et notes de Michel Augé-Laribé, libr. des sciences politiques et sociales Marcel Rivière, 367p.
- Degrully P., 1912-** *Le droit de glanage, grapillage, ratelage, chaümage et sarclage, patrimoine des pauvres*, Faculté de droit de Montpellier, 304 p.
- Baudry J., Jouin A. (coord.) 2003-** *De la haie aux bocages, organisation, dynamique et gestion*, Inra Editions, 435p.
- Bertrand A.-J. & B., 2002-** *La cuisine sauvage au jardin*, Les grands classique de la cuisine sauvage vol. 1, Ed. de Terran, 128p.
- Bertrand A.-J. & B., 2001-** *La cuisine sauvage des haies et des talus*, Les grands classique de la cuisine sauvage vol. 2, Ed. de Terran, 120p.
- Bertièrre M.-C. (dir.), 2002-** *Le glanage : entre nécessité et tradition*, dossier de : Alimentation et Précarité, bulletin de liaison du CERIN, n°17, p. 2- 4
- Cocaud M., 1970-** *Une approche de la modernisation agricole de l'Ouest au XIX^e siècle : des statistiques aux compatibilités d'exploitation*, Ruralia, Varia, mis en ligne le 25 janvier 2005, <http://ruralia.revues.org/document108.html>
- Ajer J. (dir.), 2002-** *Actes du colloque : l'arbre et la haie dans les espaces ruraux d'aujourd'hui*, Prom'Haies, 51p.
- MIR 1999-** *Etat des lieux de l'espace rural de la vallée du Lery, cahier n°1 – synthèse*, Etude réalisée dans le cadre du programme européen Morgane II, Etude d'occupation de l'espace rural –action 323, ADASEA 22, MIR, Syndicat intercommunal d'adduction d'eau du Lie, 51p.
- MIR 1999-** *Etat des lieux de l'espace rural de la vallée du Lery, cahier n°2 – hydrographie*, Etude réalisée dans le cadre du programme européen Morgane II, Etude d'occupation de l'espace rural –action 323, ADASEA 22, MIR, Syndicat intercommunal d'adduction d'eau du Lie, 23p.
- MIR 1999-** *Etat des lieux de l'espace rural de la vallée du Lery, cahier n°3 – bocage et paysage arbore*, Etude réalisée dans le cadre du programme européen Morgane II, Etude d'occupation de l'espace rural –action 323, ADASEA 22, MIR, Syndicat intercommunal d'adduction d'eau du Lie, 12p.
- MIR 2000-** *Etat des lieux de l'espace rural de la vallée du Lery, cahier n°4– découverte du patrimoine de la vallée*, Etude réalisée dans le cadre du programme européen Morgane II, Etude d'occupation de l'espace rural –action 323, ADASEA 22, MIR, Syndicat intercommunal d'adduction d'eau du Lie, 24p.
- MIR 2000-** *Etat des lieux de l'espace rural de la vallée du Lery, cahier n°3 – hydrographie, annexes cartographiques*, Etude réalisée dans le cadre du programme européen Morgane II, Etude d'occupation de l'espace rural –action 323, ADASEA 22, MIR, Syndicat intercommunal d'adduction d'eau du Lie, 33p.
- Guéhenneuc T., 2006-** *Etude des projets d'amélioration du maillage bocager, Partie 2 du projet Bocager 2004-2006 du pays Centre Bretagne*, CG22, FEOGA, 70p.
- Houée P. (dir.) 1985-** *Le Mené un pays qui se prend en main*, Comité d'expansion du Mené, 119p.
- Col.1999-** *Le Mené au XIX^e siècle un pays, une histoire*, Sauvegarde du Patrimoine Culturel du Mené, 560p.
- Carlo J.C., 1990-** *A la découverte du Mené, tourisme, histoire, traditions*, Yves Salmon Ed.,164p.